



HAL
open science

Pratiques numériques, perception de la violence en ligne et victimation chez les étudiants

Julien Berthaud, Catherine Blaya

► **To cite this version:**

Julien Berthaud, Catherine Blaya. Pratiques numériques, perception de la violence en ligne et victimation chez les étudiants. Recherches en éducation, 2015, HS n°7, pp.146-161. halshs-01133828

HAL Id: halshs-01133828

<https://shs.hal.science/halshs-01133828>

Submitted on 8 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pratiques numériques, perception de la violence en ligne et victimation chez les étudiants

Julien Berthaud & Catherine Blaya¹

Résumé

La recherche en éducation sur la violence entre pairs au moyen des technologies d'information et de communication, ou cyberviolence, se développe depuis plus d'une décennie à l'étranger, et plus récemment en France. Le public étudiant demeure peu étudié malgré une continuité du risque apparente. Cet article² s'attache à évaluer l'ampleur de la victimation³ en ligne chez des étudiants français en lien avec leur utilisation des technologies et leur propre opinion sur ces thématiques. Les résultats tendent à confirmer le risque chez les étudiants d'être concernés par la cyberviolence notamment au regard de leurs pratiques numériques. Par ailleurs, des écarts de représentation entre conceptualisations scientifiques et perception des sujets enquêtés ressortent et entrent en résonance avec les débats sémantiques et méthodologiques indissociables de cet objet de recherche.

L'avènement de la « culture numérique » aura permis la démocratisation rapide et continue de l'accès aux technologies d'information et de communication (TIC) chez les jeunes (Fluckiger, 2010 ; Institut Kervégan, 2009) et la banalisation des pratiques numériques dans toutes les sphères de la société. En grandissant, le niveau d'équipement des jeunes s'intensifie et leur utilisation des outils numériques, notamment d'Internet, s'individualise davantage (Walrave & al., 2009 ; Martin, 2004). L'intérêt pour les sites axés sur la communication et l'échange entre pairs tels que les messageries instantanées mais surtout les réseaux sociaux, tend également à s'affirmer avec l'âge (Subrahmanyam & al., 2008), les étudiants et les adultes s'étant également approprié massivement ces outils numériques. Plus largement, l'émancipation du réseau a conduit tout un chacun à disposer de savoir-être spécifiques et à la création d'une identité numérique, pensée et agencée de façon à correspondre aux exigences du cyberspace et aux nouveaux modes interactionnels nés en son sein (Georges, 2009 ; Coutant & Stenger, 2010). Pour autant, cette appropriation massive des technologies ne s'est pas nécessairement accompagnée d'un apprentissage responsable (Bernard & Ailincăi, 2012). Les jeunes ont investi ces technologies tel un espace de jeu, de représentation et de découverte dans lequel les règles du monde réel peuvent être transgressées (Quinche, 2008 ; Metton, 2004). Et leurs aînés ne perçoivent pas toujours les répercussions qu'implique l'identité numérique⁴ dans la réalité et n'en maîtrisent pas toujours aussi bien les multiples ressorts (Martin, 2004). Avec l'âge s'accroît également la prise de conscience des risques et des aspects négatifs des TIC en même temps que se développent les compétences pour y faire face (Institut Kervégan, 2009). En effet, si ces pratiques numériques peuvent apparaître favorables à l'acquisition de compétences sociales, il apparaît toutefois qu'un usage inapproprié ou excessif peut avoir des effets moins positifs car exposant davantage les utilisateurs aux dangers de l'espace numérique. La prise de conscience des risques inhérents à un mauvais usage de ces outils aura fait émerger les recherches sur un

¹ Julien Berthaud, doctorant, Institut de recherche sur l'éducation (IREDU), Université de Bourgogne / InterDidactique, Didactiques des Disciplines et des Langues (I3DL), Université de Nice Sophia Antipolis. Catherine Blaya, professeur en sciences de l'éducation, InterDidactique, Didactiques des Disciplines et des Langues (I3DL), Université de Nice Sophia Antipolis / Observatoire international de la violence à l'école.

² Cette recherche, dirigée par Catherine Blaya, a bénéficié de financements du Conseil Régional de Bourgogne (projet PARI) et de l'Observatoire International de la Violence à l'École de l'Université de Nice Sophia Antipolis.

³ Le terme victimation désigne une atteinte dont on peut être la cible ou l'auteur (on parle d'enquêtes de victimation), nous le préférons à celui de victimisation qui se centre sur le statut de victime.

⁴ Représentation virtuelle d'un individu ou entité numérique constituée des informations personnelles mises en ligne (réseaux sociaux, blogs), des agissements et contributions (messages, commentaires, etc.) et de « l'identité calculée » par le système (nombre d'amis sur un réseau, nombre de commentaires postés, etc.) (Georges, 2009).

phénomène spécifique, qui intéresse particulièrement les chercheurs en éducation depuis les années 2000 en s'inscrivant dans la continuité des travaux sur la violence en milieu éducatif : la cyberviolence.

1. Contexte de la recherche

■ *Débats sémantiques et conceptuels*

L'avance cumulée par les pays anglo-saxons sur ce nouvel objet d'étude aura permis d'imposer un concept prédominant, le *cyberbullying* (Smith & al., 2008 ; Patchin & Hinduja, 2006 ; Li, 2007). Il s'agit d'une évolution du concept originel de *bullying* (Olweus, 1993) transposé dans l'espace conféré par les nouvelles technologies de communication. Le *bullying* renvoie à une situation de victimation entre jeunes intentionnellement agressive, qui se répète régulièrement et dans laquelle un déséquilibre de pouvoir s'opère entre la victime et son (ses) agresseur(s). Bien que n'ayant pas de réels équivalents en langue française, les traductions généralement utilisées sont « harcèlement » et « cyberharcèlement ». Cependant de nombreux désaccords transparaissent quant à l'intégration et l'interprétation des critères de répétition, d'intentionnalité et d'asservissement dans les définitions utilisées, tant pour le *bullying* que pour le *cyberbullying* (Blaya, 2013). Les débats se traduisent par un manque de consensus dans les démarches et les méthodologies employées qui relativise les résultats et rend difficile leur comparaison (Tokunaga, 2010). Les critères retenus pour la victimation traditionnelle nécessitent pour la plupart une contextualisation (Walrave & al., 2009) de par la particularité des TIC qui intègrent des modes d'expression et de socialisation spécifiques. De nouvelles variables propres à l'espace numérique peuvent également être prises en compte comme l'anonymat ou le caractère public lié à la diffusion des contenus en ligne. Des terminologies différentes sont parfois utilisées pour différencier les concepts entre eux selon qu'ils intègrent ou non tel ou tel critère.

Cyberviolence, cyberharcèlement et *cyberbullying* sont finalement des concepts qui renvoient de manière différenciée à un seul et même phénomène : les comportements négatifs ou violents engendrés à l'encontre d'une personne par le biais des outils de communication et d'information. Pour autant, la difficulté méthodologique est réelle et le débat peine à être dépassé (Blaya, 2013), une seule certitude étant la nécessité de ne pas limiter l'investigation à des concepts imposés aux enquêtés en les enfermant dans une représentation du phénomène qui n'est pas la leur. Adopter un regard large sur les pratiques numériques entre pairs et les formes de violence qui y sont associées apparaît préférable pour ne pas restreindre le champ d'études à des concepts scientifiques trop restrictifs (Berguer, Blaya & Berthaud, 2012). Ainsi nous préférons parler de cyberviolence en se référant à l'ensemble des formes de victimation ayant cours via les TIC sans établir de restrictions conceptuelles de prime abord.

■ *Cyberviolence et violence traditionnelle*

L'espace numérique apporte son lot de spécificités qui distingue la cybervictimation de la victimation traditionnelle en face à face. L'accès généralisé aux supports technologiques chez l'ensemble des individus les rend vulnérables car accessibles à tout moment et en tout lieu et la possibilité d'agir de façon anonyme ainsi que les opportunités de diffusion et de partage sont autant d'éléments propres à l'espace numérique qui distinguent la victimation en ligne de celle ayant cours dans l'espace scolaire ou universitaire (Hinduja & Patchin, 2008). Les fonctionnalités offertes par les outils technologiques permettent de dépasser les règles de socialisation, de communication et de hiérarchisation des individus à l'œuvre au quotidien et notamment au sein des établissements. Les rapports de force qui déterminent les interactions dans l'espace réel n'ont plus cours en ligne, de même que les restrictions spatio-temporelles ou encore les formes de supervision et de contrôle classiques (Hinduja & Patchin, 2008). Par ailleurs, les TIC ont élargi le champ à des interactions anonymes, désinhibées et instantanées où les utilisateurs agissent et interagissent à travers le filtre des écrans, modifiant ainsi leur perception et leur empathie puisque privés d'un référent physique (Vandebosch, 2009 ; Blaya, 2013). Et les codes interactionnels et communicationnels propres à cette culture numérique d'accentuer encore

davantage la prise de risque chez les internautes. La surexistence et la surreprésentation en ligne s'avèrent nécessaires pour construire et développer une identité numérique identifiable et acceptée par la communauté numérique, narcissisée à coups de commentaires, de « posts », de *like* et de *buzz* (Lardellier & Bryon-Portet, 2010) ; une cible d'autant plus facile à atteindre qu'elle est omniprésente et se dévoile à l'extrême.

■ **État des lieux**

Les possibilités d'interactions négatives via les TIC sont multiples et se développent en même temps que les technologies sur lesquelles elles s'appuient. Il en découle une diversité des pratiques tant dans les formes qu'elles peuvent prendre que dans les modes d'interaction et de communication qu'elles utilisent : insultes, rumeurs, diffusion d'informations personnelles ou usurpation d'identité, par le biais des messageries, des téléphones ou des réseaux sociaux, sont quelques exemples des formes de cyberviolence existantes.

La littérature scientifique disponible explique que la cyberviolence est, de manière générale, une réalité pour les élèves et les étudiants du système éducatif (Smith & *al.*, 2008 ; Walrave & *al.*, 2009 ; Navarro & *al.*, 2011 ; Walker & *al.*, 2011 ; Molluzzo & Lawler, 2012). Pour exemple, des travaux récents indiquent qu'aux États-Unis 24% des élèves du secondaire sont victimes de *cyberbullying* et que 19% en sont auteurs (Patchin & Hinduja, 2010). Des violences qui apparaissent liées au contexte de l'établissement puisque s'inscrivant bien souvent au sein des groupes de pairs (Blaya, 2013). Les insultes, les rumeurs et les menaces sont généralement les formes de victimation les plus souvent déclarées tant chez les élèves que chez les étudiants (Juvonen & Gross, 2008 ; Patchin & Hinduja, 2010 ; Kennedy & Taylor, 2010). De même, l'usage des téléphones et des messageries comme supports premiers pour la victimation se retrouve chez les uns comme chez les autres (Kowalski & Limber, 2007 ; Smith & *al.*, 2008 ; Zhang, Land & Dick, 2010) ; les réseaux sociaux tendent toutefois à être de plus en plus mis au service de la cyberviolence notamment chez les plus âgés (Livingstone & *al.*, 2011 ; Walker & *al.*, 2011). On soulignera le retard scientifique qui caractérise le cas français, peu d'études ayant à ce jour été réalisées. Toutefois, les premiers résultats connus tendent à confirmer l'importance du phénomène chez nos élèves (Blaya, 2013) : 40% des élèves de collège et lycée apparaissent victimes de cyberviolence et 6% de cyberharcèlement, et respectivement 38 et 5% apparaissent auteurs. Il ressort des différents travaux menés sur la cyberviolence et le *cyberbullying* qu'une très large prédominance est accordée aux élèves de l'enseignement secondaire, les études s'intéressant à l'enseignement supérieur et aux adultes étant bien moins nombreuses. Pourtant l'âge n'apparaît pas comme un indicateur systématiquement associé à un plus fort risque. Les plus jeunes ne sont pas les seuls concernés par le phénomène comme le montrent les résultats de certaines enquêtes (Tokunaga, 2010). La cyberviolence peut en effet toucher différentes catégories d'individus à des âges différents (Sevcikova & Smahel, 2009) et notamment les étudiants (Molluzzo & Lawler, 2012).

Si l'âge n'apparaît pas comme un facteur prédominant dans la littérature scientifique, d'autres liens transparaissent, notamment avec le genre et les pratiques numériques. En effet, dans plusieurs travaux, les filles présentent globalement un plus fort risque d'être victime de violence en ligne, et les garçons sont plus souvent auteurs de cyberviolence (Walrave & *al.*, 2009 ; Vandebosch, 2009 ; Kowalski & Limber, 2007). Concernant les pratiques numériques, plusieurs études établissent un lien entre le temps passé en ligne et le risque d'être auteur ou victime de cyberviolence (Hinduja & Patchin, 2007 ; Zhang & *al.*, 2010 ; Turan & *al.*, 2011 ; Kubiszewski & *al.*, 2013), et d'autres travaux ont montré l'influence du type et du nombre d'utilisations d'Internet (Hinduja & Patchin, 2008 ; Wolak, Mitchell & Finkelhor, 2007), le risque étant accru lorsque le temps passé en ligne est le plus important et lorsque les utilisations d'Internet sont les plus variées.

■ **Écarts de représentation**

Les différentes conceptualisations de cet objet d'étude conduisent parfois à une forte variabilité des résultats entre les enquêtes (Tokunaga, 2010). Mais encore, la prudence dont il faut faire preuve dans leur utilisation est d'autant plus grande qu'il ressort de la littérature que les élèves qui déclarent avoir subi ces différentes pratiques violentes n'estiment pas toujours pour autant avoir été victimes de violence ou de harcèlement. La représentation du phénomène par le public enquêté diffère parfois de celle adoptée par les chercheurs. Pour exemple, dans une enquête menée sur des adolescents au Canada (Mishna & *al.*, 2010), 49,5% indiquent avoir subi au moins une pratique mentionnée, mais seulement 5,1% déclarent être victimes de *cyberbullying* selon la définition donnée dans l'enquête. Il en va de même quant au fait d'en être auteur puisque 33,7% indiquent avoir fait subir au moins l'une de ces pratiques à un camarade lors des trois derniers mois, mais seulement 2,6% estiment être auteur de *bullying* en ligne. Dans une autre étude, la part d'élèves victimes de cyberharcèlement passe de 11%, lorsque ce sont les élèves qui déclarent leur ressenti, à 60% lorsqu'est pris en compte l'ensemble des pratiques incluses dans l'étude et renvoyant à l'opérationnalisation du cyberharcèlement telle que définie par les auteurs (Vandebosch, 2009). L'écart entre ces deux résultats confirme que les élèves ne rattachent pas l'ensemble de ces pratiques au phénomène de violence. Ceci rappelle l'importance de la subjectivité du sujet dans sa propre conceptualisation d'un objet d'étude, et traduit sans doute les difficultés à transposer des critères de victimation classique comme le déséquilibre de forces ou l'intentionnalité dans un espace numérique régi par des codes et des modes interactionnels spécifiques, associés à une culture juvénile tout autant spécifique. En effet, pour certains, les incivilités participent à un mode relationnel qui ne peut être confondu avec la notion de violence (Sellenet, 2008), et peuvent également être considérées comme acceptables, voire indissociables de la « vie sociale en ligne » (Walker & *al.*, 2011, p.36).

Dans le cadre d'une précédente recherche⁵, nous avons interrogé des élèves de l'enseignement secondaire sur leur propre définition de la cyberviolence et sur la gravité qu'ils y accordent, à l'aide de *scenarii* présentant des situations de victimation déclinées, notamment, en fonction du type d'agression et des critères de répétition, d'intentionnalité négative et de déséquilibre de forces appréhendé par la réaction de la victime. Si la presque totalité des situations ont été massivement reconnues comme relevant de la cyberviolence par les élèves, ce sont prioritairement les *scenarii* dans lesquels la victime est présentée comme bouleversée par la situation qui ont été plus largement rattachés au phénomène, et ce sont également ces situations auxquelles les jeunes ont prêté la plus forte gravité. Bien davantage que l'acte en lui-même, c'est la conséquence de cet acte qui, pour ces jeunes, définit la notion de violence.

■ **Conséquences**

Au-delà des débats sémantiques et des différences de représentation, la victimation a néanmoins des répercussions sociales, psychologiques et scolaires importantes pour les victimes et les auteurs. Les difficultés rencontrées dans le cadre de violences traditionnelles se retranscrivent dans le schéma de la cyberviolence : anxiété, perte d'estime de soi et états dépressifs sont identifiés chez les jeunes ayant subi des formes de victimation en ligne (Patchin & Hinduja, 2010 ; Goebert & *al.*, 2011 ; Ybarra & *al.*, 2006). L'acharnement et la dissémination à l'œuvre sur les technologies numériques peuvent même conduire certains à des idées suicidaires (Blaya, 2013). Des difficultés rencontrées non seulement par les victimes mais également par les auteurs de violence en ligne qui présentent également un risque élevé d'état dépressif. Cet état se caractérise notamment par l'adoption de comportements déviants tels que la consommation de drogues, d'alcool et autres substances addictives (Kubiszewski & *al.*, 2013 ; Goebert & *al.*, 2011). Touchés par la cyberviolence, les victimes et auteurs voient leurs

⁵ Pour cette étude, intégrée au projet Européen COST Action IS0801 "Cyberbullying: Coping with negative and enhancing positive uses of new technologies, in relationships in educational settings", six pays européens ont participé à l'enquête : l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, la Suède, l'Estonie et la France. Un échantillon total de 2257 élèves âgés de 11 à 17 ans a été interrogé (Menesini & *al.*, 2012).

compétences sociales se dégrader : isolement, interactions difficiles avec l'entourage, asocialité voire agressivité (Menesini, Nocentini & Camodeca, 2013 ; Ang & Goh, 2010 ; Kubiszewski & *al.*, 2013) ; autant d'affects qui impactent nécessairement sur leur quotidien. Et pour les jeunes ces difficultés transparaissent dans le contexte éducatif : les difficultés sociales compliquent les interactions avec le groupe de pairs et, associées aux troubles psychiques causés par la victimation, conduisent à des difficultés dans l'apprentissage. Perte de concentration, échec scolaire, démotivation, absentéisme et décrochage sont relevés chez les jeunes concernés par ce phénomène (Ybarra, Diener-West & Leaf, 2007 ; Beran & Li, 2007).

2. Méthodologie

Cet article s'attache à évaluer le phénomène de cyberviolence dans le contexte universitaire, sa prévalence, ses caractéristiques et son impact sur les études et le bien-être des étudiants. Il s'agit d'estimer l'ampleur de la victimation en ligne chez les étudiants, autrement dit la part de victimes et d'auteurs de cyberviolence, en lien avec leurs caractéristiques individuelles et leurs pratiques numériques, ainsi que d'évaluer leurs propres perceptions et représentation du phénomène.

■ Outil de mesure

L'outil de mesure utilisé est adapté du questionnaire de Smith (2008) qui a été modifié pour convenir à un public étudiant. Il comprend des questions portant sur les caractéristiques sociodémographiques, les pratiques numériques, l'expérience quant à la cyberviolence en tant que victime et/ou auteur et sur la perception qu'ont les étudiants de la violence en ligne et de l'espace numérique. Les pratiques numériques sont mesurées à partir d'une vingtaine de questions interrogeant les étudiants sur leur équipement et leurs utilisations des outils numériques, par exemple la possession d'un téléphone, d'un smartphone et d'un ordinateur, le temps passé en ligne et les heures de connexion, les différentes utilisations d'Internet, ou encore la suppression de contacts en ligne. Concernant l'expérience de la cyberviolence, nous avons dissocié les formes de victimation subies renvoyant à un auteur connu de celles renvoyant à un auteur anonyme. Pour les formes de cyberviolence agies, nous distinguons les actes visant d'autres étudiants de ceux dirigés à l'encontre des enseignants. Les étudiants ont été interrogés sur la période de référence des douze derniers mois précédant l'enquête⁶. Les pratiques relevant de la cyberviolence intégrées dans le questionnaire consistent en une combinaison entre nature des actes commis et support utilisé : envoi de messages ou commentaires désagréables, humiliants, vulgaires ou intimidants par SMS, mail, appels téléphoniques, sur un réseau social, un blog, un forum ou un chat, envoi ou publication de photos ou vidéos humiliantes ou déplaisantes ou à caractère sexuel et *happy slapping*⁷ via les réseaux sociaux, les blogs ou les sites de partage, usurpation d'identité, diffusion et utilisation d'informations personnelles en ligne, exclusion d'un groupe en ligne, diffusion de rumeurs et notation (d'un enseignant) en ligne. Afin de mesurer la fréquence de la cyberviolence, nous avons utilisé une échelle présente dans de nombreux autres travaux (Smith & *al.*, 2008 ; Solberg & Olweus, 2003 ; Kubiszewski & *al.*, 2013), et qui s'échelonne en cinq modalités : jamais, une ou deux fois, deux ou trois fois par mois, une fois par semaine, plusieurs fois par semaine. En marge des items relatifs à l'expérience face à la cyberviolence, nous avons intégré une mesure approximative du ressenti des étudiants et de l'impact de la victimation, à partir de sept items dichotomiques dans lesquels nous demandons aux victimes si leur expérience a influé sur leurs études (examens, résultats, persévérance, redoublement), leur bien-être (s'ils se sont sentis en danger) et leurs relations sociales (impact de la victimation sur le rapport aux autres). Nous avons par ailleurs cherché à mesurer la perception et les représentations qu'ont les étudiants de la cyberviolence et de l'espace numérique, mais aussi de la responsabilité de l'université dans la prévention et la lutte contre ce

⁶ La plupart des étudiants de première année ont été interrogés en fin d'année universitaire. Il leur était précisé que leurs réponses ne devaient retranscrire que leur expérience en tant qu'étudiants.

⁷ Agression physique ou situation embarrassante filmées à l'aide d'un téléphone portable ou d'une caméra et diffusées via le téléphone ou Internet.

phénomène. Pour ce faire, une série de vingt et une affirmations a été soumise aux étudiants, auxquelles ils devaient répondre selon une échelle d'adhésion (de « pas du tout d'accord » à « tout à fait d'accord »). Enfin des questions ouvertes sont proposées tout au long du questionnaire pour permettre aux étudiants de compléter ou d'approfondir leurs réponses.

■ **Procédure**

L'administration des questionnaires a été réalisée directement auprès des étudiants en début ou en fin de cours. Nous n'avons pas effectué de sélection des étudiants à interroger, ces derniers ont été déterminés en fonction des enseignants qui ont accepté de contribuer à l'enquête. Nous avons toutefois cherché à interroger des étudiants issus de différents niveaux d'études et de différentes filières. Au début de chaque passation, une rapide présentation de l'enquête permettait d'établir les règles déontologiques (anonymat des répondants, traitement collectif des données) et de définir le concept de cyberviolence auquel l'étude était rattachée, à savoir la prise en compte la plus large possible des formes de victimation en ligne.

■ **Analyses**

À l'intérieur du phénomène global de cyberviolence, nous dissociions des formes de victimation répétées. Conformément au concept de *bullying* et par extension de *cyberbullying* tels que définis par Olweus, la modalité « deux ou trois fois par mois » pour la fréquence de victimation est retenue afin de dissocier les formes de violence répétée (Solberg & Olweus, 2003)⁸. Pour chaque individu, un indicateur global de victimation est calculé pour les violences subies et un second pour les violences agies, ces indicateurs valant 0 si l'étudiant n'a subi ou fait subir aucune forme de cyberviolence et 1 s'il a subi ou fait subir au moins une forme. À partir de tableaux croisés, nous avons testé la significativité du lien (test du Chi 2 de contingence) entre la victimation et différentes variables régulièrement évaluées dans la littérature : les caractéristiques sociodémographiques, les pratiques numériques et la situation face à la victimation.

■ **Échantillon**

L'échantillon se compose de 1125 étudiants issus de deux universités françaises publiques de province⁹. 70% des étudiants sont des filles, plus de la moitié (53%) ont entre 17 et 20 ans, 39% sont âgés de 21 à 24 ans et 8% ont 25 ans ou plus. Les étudiants sont issus de différents niveaux d'études : 45% sont en première année, 35% sont en deuxième ou troisième année, 19% sont en master (ou équivalent) et quelques-uns sont en doctorat (1%). Nous avons mené notre enquête auprès d'une vingtaine de filières renvoyant aux quatre domaines de formation : Sciences Humaines et Sociales (44%), Sciences Technologie Santé (24%), Droit Économie Gestion (21%) et Arts Lettres Langues (11%). La langue maternelle est le français pour 92% des individus interrogés et 91% sont nés en France¹⁰. La majorité des étudiants (62%) réside dans un logement en dehors de leur famille, un quart réside au domicile familial et une plus faible part en cité universitaire (16%).

⁸ Nous faisons le choix de ne pas parler de harcèlement puisque notre mesure ne tient pas compte de l'intentionnalité et du déséquilibre de forces, ces critères étant difficilement opérationnalisables, ni de la durée de la victimation. Il s'agit donc plutôt de victimation répétée.

⁹ Nous remercions ici Yves Montoya pour sa contribution dans la constitution de l'échantillon.

¹⁰ À titre de comparaison, au sein de la population cible, 55% des étudiants sont des filles et 11% des étudiants sont de nationalité étrangère. Par ailleurs, 29% sont en 1^{ère} année d'études, 31% sont en 2^{ème} ou 3^{ème} année, 23% en 4^{ème} ou 5^{ème} année et 4% en doctorat. Enfin, 12% des étudiants proviennent du domaine Sciences Humaines et Sociales, 38% du domaine Sciences Technologie Santé, 19% de Droit Économie Gestion et 10% de Arts Lettres Langues. 21% proviennent d'autres formations (ingénieurs, instituts).

3. Résultats

■ *Pratiques numériques*

L'ensemble des étudiants ou presque (99%) possède un téléphone portable ainsi qu'un ordinateur et un peu moins possède un smartphone (62%). 94% des étudiants possèdent un ordinateur portable et 15% possèdent un ordinateur de bureau. La tablette numérique est bien moins répandue puisque seulement 5% des étudiants en possèdent une. Presque tous les étudiants possédant un téléphone ou un smartphone les utilisent pour envoyer des SMS (95%). Se connecter à Internet via ces supports est une pratique largement répandue puisque déclarée par 65% des étudiants. L'utilisation d'Internet pendant le temps libre s'effectue principalement le soir entre 18h et 24h, et le temps passé en ligne s'élève pour la plupart à 1 ou 2 heures par jour (43%). Un quart des étudiants y passent entre 3 et 4 heures par jour et 13% y consacrent 5 heures ou plus. Un étudiant sur cinq (19%) ne se connecte pas tous les jours. Les utilisations d'Internet les plus souvent déclarées sont les mails (87%), le travail universitaire (86%), les réseaux sociaux Facebook et MySpace (81%), la musique (78%) et les vidéos/films (72%). Le téléchargement est une utilisation déclarée par un peu moins de la moitié des étudiants. En milieu de liste apparaissent les jeux en ligne, les messageries instantanées et autres chats et forums ainsi que les sites dédiés au sport (tous déclarés par 15 à 17% des étudiants). En bas de liste apparaissent Twitter, les blogs et autres sites personnels ou encore le réseau professionnel LinkedIn, tous déclarés par moins de 15% des étudiants¹¹. Près de neuf étudiants sur dix (88%) possèdent un profil sur Facebook et une large majorité d'entre eux (85%) déclare avoir déjà supprimé une personne comme ami(e) de leur profil. À la question ouverte associée, les étudiants ont notamment avancé comme motifs le fait que le contact ne soit pas « un vrai ami », juste une « connaissance », voire quelqu'un qu'ils ne connaissent pas du tout, ou bien une personne perdue de vue ou avec qui ils ne communiquent plus. Mais les étudiants déclarent aussi « faire le tri », supprimer les personnes « sans intérêt » ou « inutiles » ou avec qui ils ne souhaitent pas partager ce qu'il se passe sur leur profil. Plus rarement, ces suppressions sont le résultat de disputes, de désaccords voire de comportements désagréables.

■ *Cyberviolence*

Les résultats bruts sur la cyberviolence indiquent que, pour chaque forme de victimation subie ou agie prise à part, les étudiants ne sont que très rarement impliqués. Le tableau 1 montre ainsi qu'entre 82% et 99% des étudiants n'ont jamais été la cible de cyberviolence que l'auteur soit connu ou anonyme. Toutefois, selon la pratique, un nombre plus ou moins important d'étudiants déclare l'avoir vécu une ou deux fois dans l'année. Les formes les plus fréquentes sont l'envoi de messages désagréables, humiliants, vulgaires ou intimidants par sms, des commentaires sur Facebook ou un autre réseau social, la publication ou le partage d'informations personnelles ainsi que les mails et les photos à caractère sexuel envoyés anonymement. Les formes de victimation répétées (au moins 2 ou 3 fois par mois) sont en revanche déclarées par peu d'étudiants (pas plus de 2%). Globalement, les étudiants ont déclaré davantage de violences en ligne émanant de personnes qu'ils connaissent (44,2% toutes pratiques confondues) que d'inconnus (23%). Le tableau 2 montre que les étudiants sont bien moins nombreux à déclarer des formes de cyberviolence agies : seuls l'envoi de mails ou de sms désagréables ainsi que les appels téléphoniques déplaisants passés à d'autres étudiants sont déclarés par 3 à 6% de l'échantillon. Très peu d'étudiants déclarent avoir été auteurs de violence envers des enseignants et dans la quasi-totalité des cas il s'agit de commentaires ou de messages agressifs postés sur un blog ou un réseau social, autrement dit une attaque « indirecte ».

¹¹ 23 étudiants ont aussi cité les sites d'achat et vente en ligne, 11 étudiants ont cité des sites d'actualités et d'informations, 10 étudiants ont cité Skype et 7 ont déclaré utiliser Internet pour consulter et gérer leurs comptes bancaires.

Tableau 1 - Prévalence et fréquence des formes de cyberviolence subies (effectifs et pourcentages)

N=1125	Non réponse		Jamais		Une ou deux fois		2 ou 3 fois par mois		Une fois par semaine		Plusieurs fois par semaine	
<i>Victime (auteur connu)</i>												
mail	0	0%	1022	91%	90	8%	5	<1%	2	<1%	6	<1%
sms	0	0%	926	82%	175	16%	16	1%	3	<1%	5	<1%
blog	1	<1%	1042	93%	74	7%	7	<1%	0	0%	1	<1%
photo/video	0	0%	1106	98%	17	2%	0	0%	0	0%	2	<1%
facebook	1	<1%	953	85%	141	13%	19	2%	3	<1%	8	<1%
photo caract. sexuel	0	0%	1075	96%	42	4%	5	<1%	0	0%	3	<1%
usurpation	0	0%	1092	97%	29	3%	2	<1%	0	0%	2	<1%
infos perso.	3	<1%	963	86%	130	12%	20	2%	3	<1%	6	<1%
exclusion	0	0%	1048	93%	71	6%	3	<1%	0	0%	3	<1%
twitter	8	<1%	1106	98%	9	<1%	2	<1%	0	0%	0	0%
<i>Victime (auteur anonyme)</i>												
mail	1	<1%	1031	92%	70	6%	14	1%	4	<1%	5	<1%
sms	1	<1%	1022	91%	94	8%	4	<1%	1	<1%	3	<1%
blog	1	<1%	1091	97%	30	3%	3	<1%	0	0%	0	0%
photo/video	1	<1%	1115	99%	6	<1%	2	<1%	1	<1%	0	0%
facebook	3	<1%	1055	94%	52	5%	9	<1%	4	<1%	2	<1%
photo caract. sexuel	2	<1%	1051	93%	52	5%	11	<1%	4	<1%	5	<1%
usurpation	2	<1%	1108	98%	12	1%	0	0%	0	0%	3	<1%
infos perso.	6	<1%	1106	98%	11	<1%	0	0%	0	0%	2	<1%
exclusion	3	<1%	1092	97%	27	2%	1	<1%	0	0%	2	<1%

Tableau 2 - Prévalence et fréquence des formes de cyberviolence agies (effectifs et pourcentages)

N=1125	Non réponse		Jamais		Une ou deux fois		2 ou 3 fois par mois		Une fois par semaine		Plusieurs fois par semaine	
<i>Auteur (victime étudiant)</i>												
mail	60	5%	1034	92%	25	2%	1	<1%	2	<1%	1	<1%
sms	27	2%	1035	92%	52	5%	1	<1%	4	<1%	6	<1%
happy slapping	29	3%	1072	95%	22	2%	0	0%	0	0%	2	<1%
appels	18	2%	1073	95%	27	2%	1	<1%	2	<1%	4	<1%
photo/video	15	1%	1102	98%	6	<1%	1	<1%	0	0%	1	<1%
blog/réseau social	17	1%	1088	97%	18	2%	0	0%	2		0	0%
usurpation	12	1%	1092	97%	17	1%	1	<1%	0	0%	3	<1%
<i>Auteur (victime enseignant)</i>												
mail/sms/appels	10	<1%	1114	99%	1	<1%	0	0%	0	0%	0	0%
blog/réseau social	15	1%	1086	97%	23	2%	0	0%	1	<1%	0	0%
photo	10	<1%	1115	99%	0	0%	0	0%	0	0%	0	0%
rumeur/note	16	1%	1106	98%	2	<1%	0	0%	0	0%	0	0%

En revanche, lorsqu'on considère les résultats globaux sur la cyberviolence obtenus à partir des indicateurs calculés, il s'avère que 50,8% des étudiants interrogés ont été victimes d'au moins une forme de cyberviolence ou plus, une ou deux fois ou plus souvent lors des douze derniers mois, et que 14% en ont été auteurs. De manière générale c'est plus de la moitié des étudiants (54%) qui sont impliqués (victime et/ou auteur) et 10,8% qui sont à la fois victimes et auteurs. En retenant les victimations déclarées à hauteur de deux ou trois fois par mois et plus, conformément au concept originel de *bullying*, il s'avère que 11,3% des étudiants déclarent avoir été victime d'au moins une forme de cyberviolence répétée lors des douze derniers mois et que 1,6% rapportent en avoir été auteurs. Dans l'ensemble, c'est plus d'un étudiant sur dix (11,8%) qui est impliqué dans un cas de victimation en ligne répétée.

■ **Étude des liens**

Le croisement des indicateurs relatifs à la cyberviolence avec les caractéristiques sociodémographiques des étudiants, leur équipement et leurs pratiques numériques révèle l'existence de liens significatifs (au seuil de 5% de risque d'erreur). Être ou non victime de cyberviolence (cf. tableau 3) apparaît ainsi fortement lié à la nationalité et au niveau d'études : les étudiants victimes sont plus souvent de nationalité étrangère et de niveau master que les non-victimes. Mais encore, un lien très significatif avec les pratiques numériques transparaît : le temps passé en ligne, la possession d'un profil Facebook, la suppression de contacts ainsi que le nombre d'utilisations différentes d'Internet apparaissent fortement liés à la victimation : les victimes déclarent plus que les autres posséder un profil, supprimer des contacts, utiliser Internet de six manières différentes ou plus et passer 3h ou plus par jour en ligne. Dans l'autre sens, être ou non auteur de cyberviolence apparaît significativement lié au domaine d'études et de nouveau au temps passé en ligne. L'âge et la nationalité ne semblent plus influencer mais le genre est en revanche très significativement associé au fait d'être ou non auteur de cyberviolence : les étudiants auteurs sont plus souvent des garçons que les non-auteurs. Du côté des pratiques numériques, le fait d'avoir un profil sur Facebook n'a plus d'influence mais avoir déjà supprimé des contacts comme amis ainsi que le nombre d'utilisations d'Internet demeurent très significativement liés. Enfin, le fait d'être ou non victime de cyberviolence est particulièrement lié au fait d'en être ou non auteur et réciproquement : les victimes sont plus souvent auteurs que les non-victimes et les auteurs sont plus souvent victimes que les non-auteurs.

Tableau 3 - Analyse des variables associées au fait d'être victime ou auteur de cyberviolence

		Non victimes	Victimes	Significativité (Chi 2)	Non auteurs	Auteurs	Significativité (Chi 2)
Genre	<i>Féminin</i>	73%	68%	ns	73%	57%	***
	<i>Masculin</i>	27%	32%		27%	43%	
Nationalité	<i>Française</i>	93%	89%	**	91%	90%	ns
	<i>Autres</i>	7%	11%		9%	10%	
Niveau	<i>L1</i>	49%	42%	**	45%	50%	ns
	<i>L2</i>	10%	12%		11%	9%	
	<i>L3</i>	25%	23%		25%	19%	
	<i>M1</i>	13%	17%		14%	17%	
	<i>M2 et Doctorat</i>	3%	6%		5%	5%	
Domaine	<i>SHS</i>	46%	43%	ns	45%	43%	**
	<i>STS</i>	25%	23%		25%	19%	
	<i>ALL</i>	10%	11%		11%	8%	
	<i>DEG</i>	18%	23%		19%	30%	
Type de logement	<i>Cité universitaire</i>	15%	17%	ns	16%	16%	ns
	<i>En famille</i>	22%	21%		21%	25%	
	<i>Appartement</i>	63%	62%		63%	59%	
	<i>hors famille</i>						
Smartphone	<i>oui</i>	61%	64%	ns	61%	69%	*
	<i>non</i>	39%	36%		39%	31%	
Internet mobile	<i>oui</i>	73%	75%	ns	74%	77%	ns
	<i>non</i>	27%	25%		26%	23%	
Temps passé en ligne	<i>Pas tous les jours</i>	22%	17%	***	20%	15%	**
	<i>1 à 2h / jour</i>	44%	42%		44%	37%	
	<i>3 à 4h / jour</i>	25%	26%		25%	28%	
	<i>5 à 6h / jour</i>	6%	9%		7%	12%	
	<i>plus de 6h / jour</i>	3%	6%		4%	8%	
Profil Facebook	<i>oui</i>	84%	92%	***	88%	91%	ns
	<i>non</i>	16%	8%		12%	9%	
Suppression de contact Facebook	<i>oui</i>	79%	89%	***	83%	93%	***
	<i>non</i>	21%	11%		17%	7%	
Nombre d'utilisations d'Internet	<i>3 et moins</i>	15%	13%	***	15%	8%	***
	<i>4 à 5</i>	39%	34%		37%	32%	
	<i>6 à 7</i>	33%	34%		33%	37%	
	<i>8 et +</i>	12%	19%		15%	24%	
Victime	<i>oui</i>				47%	77%	***
	<i>non</i>				53%	23%	
Auteur	<i>oui</i>	7%	21%	***			
	<i>non</i>	93%	79%				

Lecture : ns = non significatif, * = peu significatif au seuil de 10%, ** = significatif au seuil de 5%, *** = très significatif au seuil de 1%. SHS = Sciences Humaines et Sociales, STS = Sciences Technologie Santé, ALL = Arts Lettres Langues, DEG = Droit Economie Gestion.

■ Perception et impact

Un ensemble d'affirmations a été soumis à l'approbation des étudiants. La première renvoie au fait de connaître quelqu'un qui a été vraiment blessé par la cyberviolence : près de 60% des étudiants ont répondu ne pas être d'accord et 26% sont plutôt ou tout à fait d'accord. Les autres affirmations pour lesquelles les étudiants se sont déclarés massivement en désaccord renvoient

notamment à l'idée que la cyberviolence n'a pas d'impact sur les individus (82%), à l'idée que l'on peut tout dire en ligne en raison de la liberté d'expression (76%), qu'il n'y a rien à faire pour arrêter la cyberviolence car il s'agit d'un aspect normal de la vie en ligne (67%) ou encore qu'il y aurait moins de cyberviolence si l'université était « plus accueillante pour tous les étudiants » (67%). Les affirmations qui récoltent le plus d'adhésion de la part des étudiants concernent le fait de signaler les faits de cyberviolence si cela peut se faire de façon anonyme (61%) la volonté de créer un monde digital plus agréable et respectueux (58%), le fait que ce sont les jeunes qui sont le plus à même de lutter contre la cyberviolence de par leur connaissance des technologies (38%) ou encore que les étudiants seraient plus aimables si les enseignants et autres personnels universitaires l'étaient également avec eux (30%). En revanche, la répartition des réponses est plus disparate pour les deux dernières affirmations à savoir que l'université a une responsabilité dans la prévention et la lutte contre la cyberviolence ou qu'elle doit surveiller les communications entre étudiants. Beaucoup d'étudiants considèrent en effet que, d'une part, le problème de la cyberviolence est particulièrement lié à l'éducation parentale et aux comportements qui en découlent et que de ce fait, il est de la responsabilité des parents d'« éduquer » leurs enfants, et d'autre part que la prévention et la lutte contre la cyberviolence doivent surtout être faites antérieurement à l'université, notamment au collège et au lycée. Pour de nombreux étudiants, le problème de la cyberviolence concerne surtout les adolescents et plus globalement les jeunes de l'enseignement secondaire, beaucoup ne se sentent dès lors pas concernés par ce problème¹².

En ce qui concerne l'impact de la victimation, un grand nombre d'étudiants ayant pourtant déclaré avoir subi une ou plusieurs formes de cyberviolence n'a pas répondu aux items : entre 49% et 57% (cf. tableau 4). Il semble que l'emploi du terme « cyberviolence » dans ces questions soit apparu trop fort pour les étudiants qui ne se sont pas sentis concernés par celles-ci. Sur l'ensemble des étudiants qui ont été victimes, c'est entre 0,3% et près de 8% d'entre eux qui déclarent un impact négatif de la cyberviolence sur leur bien-être, leurs relations sociales ou leurs études universitaires : ils ont surtout déclaré s'être sentis déprimés (45 étudiants) ou avoir constaté un impact sur leurs relations avec les autres (40 étudiants). 15 à 16 étudiants déclarent avoir été gênés pour leurs examens ou avoir ressenti une influence sur leurs résultats. 11 étudiants ont eu envie d'abandonner l'université et 2 disent avoir redoublé leur année universitaire. 13 étudiants ont craint pour leur sécurité.

Tableau 4 - Impact de la victimation (échantillon des victimes)

N=572	Oui	Non	Non réponse	Total
<i>Pensez-vous que votre sécurité était en danger ?</i>	2,3%	48,6%	50,9%	100 %
<i>Cela vous a-t-il gêné pour vos examens ?</i>	2,8%	48,6%	49,1%	100 %
<i>Cela a-t-il eu une incidence sur vos notes ?</i>	2,6%	42,3%	55,1%	100 %
<i>Avez-vous eu envie d'abandonner l'université ?</i>	1,9%	42,1%	55,9%	100 %
<i>Avez-vous redoublé votre année universitaire ?</i>	0,3%	42,8%	56,8%	100 %
<i>Cela a-t-il eu un impact sur vos relations avec les autres ?</i>	7,0%	36,4%	56,6%	100 %
<i>Vous êtes-vous senti(e) déprimé(e) ?</i>	7,9%	35,1%	57,0%	100 %

Enfin nous avons également interrogé les auteurs de cyberviolence quant au fait d'avoir été découvert et sanctionné pour leurs actes. À l'instar de ce qu'il se passe du côté des victimes, plus de la moitié des étudiants ayant pourtant déclaré avoir été l'auteur d'au moins une forme de violence n'a pas répondu à cet item, peut-être à nouveau en raison de l'emploi du terme « cyberviolence » dans l'intitulé de la question, auquel les étudiants ne rattachent peut-être pas les comportements déclarés. Pour autant, parmi ceux qui y ont répondu, tous ou presque ont déclaré n'avoir été ni découverts ni sanctionnés pour ce qu'ils ont fait.

¹² Ces représentations ont été observées tant au niveau des réponses données dans les questionnaires (via les questions ouvertes) que lors d'échanges avec les étudiants pendant les passations.

4. Discussion

Cette recherche menée sur des étudiants issus de deux universités françaises s'inscrit dans la phase exploratoire de la recherche sur la cyberviolence en France. Les premiers résultats de cet article tendent à confirmer l'existence du phénomène chez les étudiants et rejoignent les travaux disponibles dans la littérature internationale qui rendent compte d'une continuité du risque de victimation à l'université (Walker & *al.*, 2011 ; Zacchilli & Valerio, 2011 ; Molluzzo & Lawler, 2012). Globalement, environ quatre étudiants sur dix ont déclaré avoir subi au moins une forme de violence en ligne de manière ponctuelle durant l'année, un étudiant sur dix rapporte en avoir subi plusieurs fois par mois ou plus, et cinq étudiants sur dix ne sont pas concernés. Beaucoup moins d'étudiants se sont déclarés auteurs de violence via les TIC et la plupart ont rapporté l'avoir fait ponctuellement. Par ailleurs, des liens entre victimation et pratiques numériques ont pu être relevés dans cette enquête. Les premières analyses ont révélé un lien fortement significatif entre la cyberviolence et l'utilisation d'Internet par exemple le fait de posséder un profil sur Facebook ou encore d'avoir déjà supprimé des contacts sur son profil. D'autres liens significatifs sont avancés avec le temps passé sur Internet ou encore la diversité des utilisations. Des premiers résultats qui vont dans le sens d'autres travaux ayant montré un plus fort risque chez les jeunes qui passent le plus de temps en ligne et dont l'utilisation d'Internet est la plus diversifiée (Wolak & *al.*, 2007 ; Hinduja & Patchin, 2008 ; 2007).

Des écarts de représentation entre chercheurs et public enquêté, déjà constatés dans certains travaux (Mishna & *al.*, 2010 ; Walker & *al.*, 2011), transparaissent également dans notre étude puisqu'un peu plus de la moitié des étudiants ayant déclaré avoir subi une ou plusieurs formes de victimation en ligne ne se sent pas concernée par les questions abordant l'impact de ces violences sur leurs études et leur bien-être. Il est dès lors possible que le terme « cyberviolence » employé dans ces questions ait renvoyé pour ces étudiants à une gravité trop importante à laquelle ils ne rattachent pas nécessairement les pratiques déclarées plus tôt. D'ailleurs, bien que 15% des étudiants disent avoir été l'objet de commentaires négatifs sur les réseaux sociaux de la part d'une personne connue, ils sont finalement assez peu nombreux à avancer ce motif pour justifier la suppression d'un contact. Plus encore, 63% des étudiants qui ont été attaqués par quelqu'un qu'ils connaissent n'ont pas signifié à l'auteur qu'ils n'étaient plus amis (23% ont même ignoré cet item). Le même constat s'établit du côté des étudiants qui ont déclaré avoir été auteurs d'une ou plusieurs formes de victimation en ligne mais qui n'ont pas répondu aux questions sur le fait d'avoir été découvert ou sanctionné, qui incluaient également le terme « cyberviolence ». Finalement, les étudiants ont répondu aux questions sur les pratiques subies et agies présentées séparément sans qu'il soit fait mention de cyberviolence, mais ont en grande partie éludé toutes les questions commençant par « si vous avez été victime de cyberviolence » ou « si vous avez été auteur de cyberviolence » malgré qu'ils aient déclaré une ou plusieurs pratiques : entre 38 et 78% des victimes et 53% des auteurs ont ignoré ces questions. En revanche, les étudiants ont massivement reconnu l'importance du phénomène et sa gravité. Pour la plupart d'entre eux, il s'agit bien d'un problème pouvant avoir un réel impact sur les victimes et qui doit être contrôlé. Ils reconnaissent également que des abus liés aux technologies numériques sont en cause, notamment les réseaux sociaux et la trop forte exposition des individus sur ces supports de l'expression identitaire. Cependant, il n'apparaît pas que les réseaux sociaux soient les premiers supports de la victimation, ce qui montre finalement que la subjectivité des enquêtés peut également les conduire à des représentations qui ne renvoient pas tout à fait à la réalité.

■ **Limites de l'étude**

Notre démarche, qui visait pourtant la prise en compte la plus large possible du phénomène, afin d'éviter une conceptualisation restrictive et de limiter les écarts de représentation, n'aura pas permis de coller au plus près des représentations des étudiants sur ce phénomène. L'emploi des termes « cyberviolence » ou « victime » semble encore trop connoté pour certains étudiants qui n'y rattachent pas les pratiques présentées et déclarées. Nul doute que l'impact de ces pratiques, qu'elles soient considérées ou non comme des manifestations de violence, aura été

sous-estimé. Ainsi, les démarches conceptuelles et opérationnelles sur cet objet d'étude demeurent perfectibles.

Conclusion

La victimation en ligne n'est pas étrangère aux étudiants mais semble plutôt s'inscrire dans une certaine ponctualité. Peu d'étudiants ont fait part de violences répétées et d'autant plus dans le cas de violences agies. Qui plus est, il semble que pour une part importante des étudiants concernés, les pratiques présentées dans cette enquête ne sont pas à rattacher à la notion de violence ou de victimation. Probablement, l'apparente réticence à retranscrire leur ressenti face à de telles pratiques résulte du fait qu'ils ne se voient pas eux-mêmes comme des victimes. Toutefois, il apparaît que pour quelques étudiants la cyberviolence se traduit par des victimations multiples, pour une partie d'entre eux ces pratiques sont répétées dans le temps, pour certains encore ces incivilités impactent négativement sur leur bien-être, sur leurs relations sociales ou sur leurs études. En outre, la manière dont les étudiants utilisent les outils numériques semble influencer fortement sur le risque d'être concerné par la cyberviolence. Enfin, une forte réciprocité entre les profils de victime et d'auteur, déjà révélée dans de nombreux travaux (Jose & *al.*, 2012 ; Zhang & *al.*, 2010 ; Berguer & Blaya, 2012), apparaît dans notre étude et tend à confirmer la forte propension des victimes de violence en ligne à se venger par les mêmes moyens. Autant d'éléments qui invitent à poursuivre les analyses afin d'affiner la connaissance et la compréhension de ce phénomène qui ne touche pas uniquement les adolescents. Ces dernières sont nécessaires afin d'informer les décideurs sur les solutions à apporter pour lutter contre ce phénomène, en s'inspirant de mesures déjà engagées dans l'enseignement primaire et secondaire : campagnes de prévention et de sensibilisation, formation des équipes éducatives sur la reconnaissance et la gestion des cas, implications des élèves (médiation entre pairs), dispositifs de repérage, etc.

Bibliographie

- ANG R.P. & GOH D.H. (2010), « Cyberbullying among adolescents : The Role of affective and cognitive empathy and gender », *Child Psychiatry and Human development*, volume XLI, n°4, p.387-397.
- BERAN T. & LI Q. (2007), « The Relationship between Cyberbullying and School Bullying », *Journal of Student Wellbeing*, volume I, n°2, p.15-33.
- BERGUER A. & BLAYA C. (2012), « First findings of a national French survey about cyberviolence among lower secondary students », Poster présenté à la conférence Bullying and Cyberbullying: The Interface between Science and Practice, Vienna, University of Vienna.
- BERGUER A., BLAYA C. & BERTHAUD J. (2012), « Faire de la cyberviolence un objet scientifique : un challenge pour la communauté de recherche internationale », In, *Violences à l'école, normes et professionnalités en questions*, C. Carra & B. Mabilon-Bonfils (dir.), Arras, Artois Presses Université, p.81-91.
- BERNARD F.-X. & AILINCAI R. (2012), « De l'introduction des TICE à l'école aux pratiques actuelles des jeunes », *La Revue française d'éducation comparée*, n°8, p.215-226.
- BLAYA C. (2013), *Les ados dans le cyberspace : prises de risque et cyberviolence*, Bruxelles, De Boeck.
- COUTANT A. & STENGER T. (2010), « Processus identitaire et ordre de l'interaction sur les réseaux socionumériques », *Les Enjeux de l'information et de la communication*, n°2010/1, p.45-64.
- FLUCKIGER C. (2010), « La culture numérique adolescente », *Les Cahiers de l'Orme*, n°3, Millésime 2.10, Les pratiques numériques des jeunes et l'école.
- GEORGES F. (2009), « Représentation de soi et identité numérique. Une approche sémiotique et quantitative de l'emprise culturelle du web 2.0 », *Réseaux*, n°154, p.165-193.

- GOEBERT D., ELSE I., MATSU C., CHUNG-DO J. & CHANG J.Y. (2011), « The impact of cyberbullying on substance use and mental health in a multiethnic sample », *Maternal and Child Health Journal*, volume XV, n°8, p.1282-1286.
- HINDUJA S. & PATCHIN J.W. (2008), « Cyberbullying: An exploratory analysis of factors related to offending and victimization », *Deviant Behavior*, volume XXIX, n°2, p.129-156.
- HINDUJA S. & PATCHIN J.W. (2007), « Offline consequences of online victimization: School violence and delinquency », *Journal of School Violence*, volume VI, n°3, p.89-112.
- INSTITUT KERVEGAN (2009), *Nouvelles technologies, un débat sur les innovations et leur impact sociétal*, Nantes, Institut Kervégan.
- JOSE P.J., KLJAKOVIC M., SCHEIB E. & NOTTER O. (2012), « The joint development of traditional bullying and victimization with cyber bullying and victimization in adolescence », *Journal of Research on Adolescence*, volume XXII, n°2, p.301-309.
- JUVONEN J. & GROSS E.F. (2008), « Extending the school grounds? Bullying experiences in cyberspace », *The journal of school health*, volume LXXVIII, n°9, p.496-505.
- KENNEDY M.A. & TAYLOR M.A. (2010), « Online harassment and victimization of college students », *Justice Policy Journal*, volume VII, n°1 – Spring 2010.
- KOWALSKI R. M. & LIMBER S.P. (2007), « Electronic bullying among middle school students », *Journal of Adolescent Health*, volume XLI, n°6, p.S22-S30.
- KUBISZEWSKI V., FONTAINE R., HURÉ K. & RUSCH E. (2013), « Le cyber-bullying à l'adolescence: problèmes psycho-sociaux associés et spécificités par rapport au bullying scolaire », *L'Encéphale*, volume XXXIX, n°2, p.77-84.
- LARDELLIER P. & BRYON-PORTET C. (2010), « Ego 2.0. Quelques considérations théoriques sur l'identité et les relations à l'ère des réseaux », *Les Cahiers du numérique*, volume VI, n°1, p.13-34.
- LI Q. (2007), « New bottle but old wine: A research of cyberbullying in schools », *Computers in Human Behavior*, volume XXIII, n°4, p.1777-1791.
- LIVINGSTONE S., HADDON L., GORZIG A. & ÖLAFSSON K. (2011), *Risks and safety on the internet: the perspective of European children: full findings and policy implications from the EU Kids Online survey of 9-16 year olds and their parents in 25 countries*, London, EU Kids Online Network.
<http://eprints.lse.ac.uk/33731/1/Risks%20and%20safety%20on%20the%20internet%28Isero%29.pdf>, consulté le 9 janvier 2012.
- MARTIN O. (2004), « L'Internet des 10-20 ans : Une ressource pour une communication autonome », *Réseaux*, n°123, p.25-58.
- MENESINI E., NOCENTINI A. & CAMODECA M. (2013), « Morality, values, traditional bullying, and cyberbullying in adolescence », *British Journal of Developmental Psychology*, volume XXXI, n°1, p.1-14.
- MENESINI E., NOCENTINI A., PALLADINO B.E., FRISEN A., BERNE S., ORTEGA-RUIZ R., CALMAESTRA J., SCHEITHAUER H., SCHULTZE-KRUMBHOLZ A., LUIK P., NARUSKOV K., BLAYA C., BERTHAUD J., SMITH P.K. (2012), « Cyberbullying definition among adolescents: A comparison across six European countries », *Cyberpsychology, Behavior and Social Networking*, volume XV, n°9, p.455-463.
- METTON C. (2004), « Les usages de l'Internet par les collégiens : explorer les mondes sociaux depuis le domicile », *Réseaux*, n°123, p.59-84.
- MISHNA F., COOK C., GADALLA T., DACIUK J. & SOLOMON S. (2010), « Cyber Bullying behaviors among middle and high school students », *American Journal of Orthopsychiatry*, volume LXXX, n°3, p.362-374.
- MOLLUZZO J.C. & LAWLER J.P. (2012), « A study of the perceptions of college students on cyberbullying », *Information Systems Education Journal*, volume X, n°4, p.84-109.

- NAVARRO R., YUBERO S., LARRANAGA E. & MARTINEZ V. (2011), « Children's cyberbullying victimization: Associations with social anxiety and social competence in a spanish sample », *Child Indicators Research*, volume V, n°2, p.281-295.
- OLWEUS D. (1993), *Bullying in schools: What we know and what we can do*, Oxford, Blackwell.
- PATCHIN J.W. & HINDUJA S. (2010), « Cyberbullying and self-esteem », *Journal of School Health*, volume LXXX, n°12, p.614-621.
- PATCHIN J.W. & HINDUJA S. (2006), « Bullies Move beyond the Schoolyard: A preliminary look at cyberbullying », *Youth Violence and Juvenile Justice*, volume IV, n°2, p.148-169.
- QUINCHE F. (2008), « Les forums pour adolescents: spécificités communicationnelles », *Les jeunes et les médias: les raisons du succès*, L. Corroy (dir.), Paris, Vuibert, p.155-170.
- SELLENET C. (2008), « Représentations des faits de violence et de leur gravité chez des collégiens d'une zone d'éducation prioritaire », *Violence à l'école : des violences vécues aux violences agies*, A. Sirota (dir.), Paris, Bréal, p.55-78.
- SEVCIKOVA A. & SMAHEL D. (2009), « Online harassment and cyberbullying in the czech republic », *Zeitschrift für Psychologie Journal of Psychology*, volume CCXVII, n°4, p.227-229.
- SMITH P.K., MAHDAVI J., CARVALHO M., FISHER S., RUSSEL S., & TIPPETT N. (2008), « Cyberbullying: Its nature and impact in secondary school pupils », *Journal of Child Psychology and Psychiatry*, volume XLIX, n°4, p.376-385.
- SOLBERG M.E. & OLWEUS D. (2003), « Prevalence estimation of school bullying with the Olweus bully/victim questionnaire », *Aggressive Behavior*, Volume XXIX, n°3, p.239-268.
- SUBRAHMANYAM K., REICH S.M., WAECHTER N. & ESPINOZA G. (2008), « Online and offline social networks: Use of social networking sites by emerging adults », *Journal of Applied Developmental Psychology*, volume XXIX, n°6, p.420-433.
- TOKUNAGA R.S. (2010), « Following you home from school: a critical review and synthesis of research on cyberbullying victimization », *Computers in human behavior*, volume XXVI, n°3, p.277-287.
- TURAN N., POLAT O., KARAPIRLI M., UYSAL C. & TURAN S.G. (2011), « The new violence type of the era: Cyber bullying among university students - Violence among university students », *Neurology Psychiatry and Brain Research*, volume XVII, n°1, p.21-26.
- VANDEBOSCH H. (2009), « Le harcèlement via Internet chez les jeunes en Flandre », *Child Focus*, novembre 2009, http://www.saferinternet.be/docs/06_sy0506.pdf, consulté le 9 janvier 2012.
- WALKER C.M., RAJAN SOCKMAN B. & KOEHN S. (2011), « An exploratory study of cyberbullying with undergraduate university students », *TechTrends*, volume LV, n°2, p.31-38.
- WALRAVE M., DEMOULIN M., HEIRMAN W. & VAN DER PERRE A. (2009), « Cyberharcèlement : Risque du virtuel, impact dans le réel », *Observatoire des Droits de l'Internet*. http://www.internet-observatory.be/internet_observatory/pdf/brochures/Boek_cyberpesten_fr.pdf, consulté le 9 janvier 2012.
- WOLAK J., MITCHELL K. & FINKELHOR D. (2007), « Does online harassment constitute bullying? An exploration of online harassment by known peers and online-only contacts », *Journal of Adolescent Health*, volume XLI, n°6, p.S51 -S58.
- YBARRA M.L., MITCHELL K.J., WOLAK J. & FINKELHOR D. (2006), « Examining characteristics and associated distress related to internet harassment : findings from the second youth internet safety survey », *Pediatrics*, volume CXVIII, n°4, p.e1169-e1177.
- YBARRA M.L., DIENER-WEST M. & LEAF P.J. (2007), « Examining the overlap in Internet harassment and school bullying: implications for school intervention », *Journal of Adolescent Health*, volume XLI, n°6, p.S42-S50.
- ZACCHILLI T.Z. & VALERIO C.Y. (2011), « The knowledge and prevalence of cyberbullying in a college sample », *Journal of Scientific Psychology*, March 2011.

http://www.psyencelab.com/images/The_Knowledge_and_Prevalence_of_Cyberbullying_in_a_College_Sample.pdf, consulté le 9 janvier 2012.

ZHANG A.T., LAND L.P.W. & DICK G. (2010), « Key influences of cyberbullying for university students », *PACIS 2010 Proceedings*, paper 83.